

De la Maison Blanche à... Noël Godin

Diana Barrows, one woman chaude

Des actrices américaines qui débarquent de Los Angeles pour commander des one-woman-show à Noël Godin, ça ne court pas les rues. Mais ça existe : nous en avons rencontré une.

Une pièce, ce petit bout de femme. Habillée tendance Almodovar (cuir orange, pantalon arc-en-ciel, fourrure noire), arborant au bas d'un collier le sigle « Brat » (« garce », « sale gamine »), Diana Barrows jauge le monde du haut de ses vingt-quatre ans avec un culot extraordinaire.

« Culot », le mot-clef est lancé : cette New-Yorkaise mâtinée de gènes brésiliens a le sang trop bouillonnant pour se satisfaire de la vie comme elle va. Comédienne de formation, Diana a traîné ses baskets dans le cinéma, la télé, le théâtre, la pub, la danse et la chanson.

Après avoir joué les Baby Doll hystériques dans des films d'horreur (dont *Vendredi 13*, ou à la télé américaine la série *Les Cauchemars de Freddy*), après avoir joué les Shirley Temple dans des galas à la Maison-Blanche, après avoir fait rire James Cagney en lui rendant hommage avec un numéro à claquettes, après avoir fait craquer le Japon en chantant et dansant avec le groupe « New York Fire Crackers », après avoir incarné les « brat » grimacières pour Broadway, après avoir été approché par Quentin Tarantino, alors inconnu, après avoir perfectionné la samba, le hip hop et... la lambada à Rio de Janeiro, Diana a décidé il y a un an de traverser l'Atlantique. Et d'en quelque sorte refaire sa vie, depuis Paris.

Fatiguée d'être résumée à un cliché trognon (la *Barbie girl* espiègle et joliment chieuse), la miss n'a aujourd'hui qu'un mot à la bouche : contrôler la situation. Et, plutôt que d'attendre l'énième scénario bidon, prendre les commandes de sa vie et de son avenir. Ce qui se traduit par des projets savoureusement hétéroclites : un disque enregistré en français (« Michel », reprise funky de la chanson de Gérard Lenorman !), la volonté de passer derrière la caméra. Et puis surtout, la commande à notre entarteur et chroniqueur Noël Godin de l'écriture d'un one-woman-show.

Entre Almodovar, Godin, ou Quentin Tarantino, apparemment peu de liens. Si ce n'est, à bien y réfléchir, celui chez la femme-enfant d'une même approche savou-

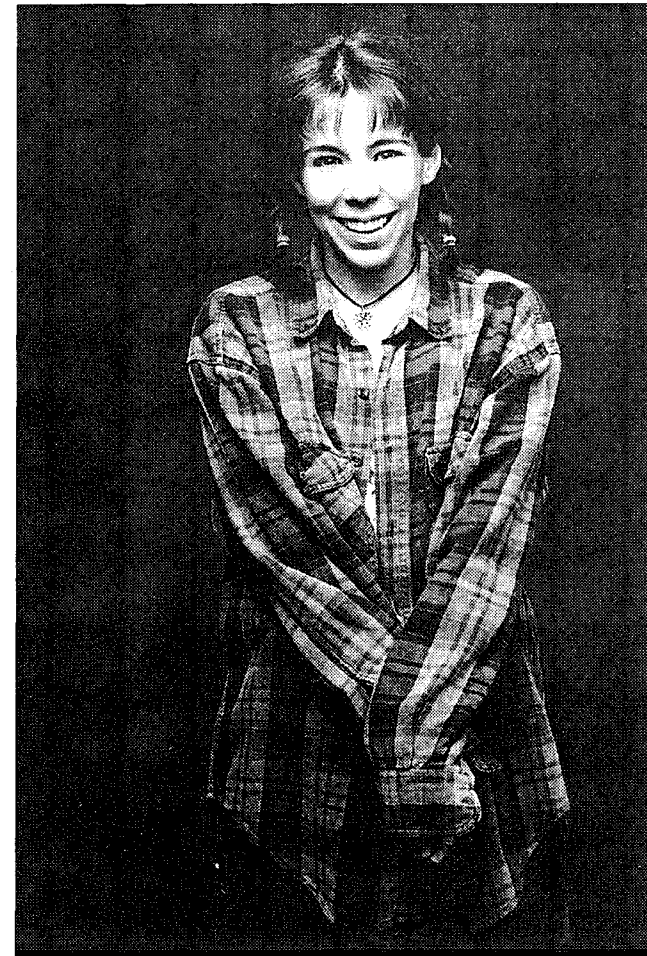
reusement ringarde et extravagante du monde. Ce n'est pas un hasard : Diana n'adore rien tant que les couleurs et les humeurs qui contrarient le bon fonctionnement de la pensée unique. Ce qui la rend volubile... « *Il y a un truc qui m'énerve grave. Que tu sois à New York, Tokyo, Paris, Los Angeles ou Bruxelles, le monde est globalement le même partout. Tout le monde va au MacDo, porte des Levis, sort dans des boîtes genres Bains Douches... Il n'y a rien qui ressort, c'est puant. Les gens sont des fonctionnaires. Quand je pense que des employés de banque risquent leur peau, quand on les braque, pour tenter de sauver leurs patrons, là ça m'achève...* »

Gageons qu'auprès de Noël Godin, la bougresse affamée trouvera quelques os autrement plus moelleux à ronger. Ceci dit, où elle l'a déniché, le Noël ? « *A Cannes. Je vivais en France depuis peu et on s'est téléscopé à l'hôtel Martinez. En Europe, je crois que c'est le type le plus libre de ses paroles. Comme je veux faire un spectacle réellement controversé, j'ai pensé à lui. Il a l'humour, le don de langue, la folie, l'intelligence et l'extravagance que je cherche.* » On devrait donc découvrir la coquine, « seule en scène », d'ici 1999. Avis aux programmateurs belges de vrais spectacles couillus... Après tout, des pétroleuses naviguant à contre-courant et en sens délicieusement interdit (de la rutilante Maison Blanche à

celle bric-à-brac de Noël Godin : l'autre « ascension »), ça ne court pas les rues. Mais, comme dirait le Gloupier, « *jambons à cornes* », ça fait fichtrement du bien.

● **Nicolas Crousse**

« Michel », distribué par Musidisc-AMG.



« En Europe, je crois que Noël Godin est le type le plus libre de ses paroles. Comme je veux faire un spectacle réellement controversé, j'ai pensé à lui »

pg